

Quand la parole aux ailes d'or qui sera mais plus tard appelée poésie, fut fixée dans l'écrit, Hésiode rappelle à ceux qui entraîent dans l'oubli, de même à nous qui n'en avons plus cure, sa fondation sacrée, que son aurore est liturgie, ce que témoin mythique, il rapporte au début de la *Théogonie*. Par la vive voix des muses, Mémoire éveille la vue du berger, qu'ébruitera la parole une fois appris d'elles le chant qui dit « ce qui sera et ce qui fut » ; il se fait de nouveau un passage entre la terre où paissait son troupeau et le séjour des dieux, et c'est à l'entretenir que le consacrent les déesses. Ceci me revient en lisant *Le temps ordinaire*, cinquième panneau à s'ouvrir de ce polyptyque qu'est *Liturgie* car à bien y regarder, et y entendre, il est l'exercice même de cet office. L'exercice parce qu'il reste chaque fois à trouver le passage, visible à ses seuls signes. Aussi le poète est-il à les scruter dans la Création et dans les autres Écritures saintes — mais ce sont eux, toujours, qui d'abord le reçoivent —, les écouter et les répercuter traduits en leur chant ; exercice journalier grâce auquel le temps ordinaire est sauvé de la négligence. Le temps ordinaire, c'est au fond celui que nous pouvons encore lire dans le calendrier des Postes, temps deux fois ordonné : ordonnance et ordo. Celui que nous vivons sur la terre, dont les jours sont comptés sans que nul n'en sache jamais le compte, mais ouvert à celui du ciel dans l'inscription des phases des lunaisons, des solstices et des équinoxes, lui-même ouvert aux cieux par le mémorial des saints de Dieu, des phases de la vie du Christ éternel ; c'est ce lignage qu'indiquent ces signes au poète et parmi ceux qui constellent la terre, les oiseaux assortis aux muses par leur essor et par leur chant, les arbres dont le fil au fil du temps se tisse en une spire unique qu'aspire en tournant le soleil, lignage qu'ils suscitent en la mémoire, portent à la connaissance. Temps ordinaire, comput, compost des bergers autant que des alchimistes où se montrent les phases de l'œuvre que le poète transcrit dans le laboratoire de son sonnet soumis à la seule science des muses, vérifiant la mesure et le compte des cent soixante huit pieds, pieds des déesses dont elles ont dans l'herbe laissé la trace qu'il traque en une danse ou une marche chaque fois renouée parce qu'accordée à la virginité des muses, marelle immémoriale sur laquelle, claudiquant, nous l'entendons et le voyons s'ouvrir la voie qui va de la terre jusqu'au ciel.

Qu'un tel livre de langue opérative et organique ait vu le jour, qu'il nous soit parvenu, ne peut que tenir du miracle, ce que confirme le silence en lequel il passe comme sont passés *Liturgie* (1992), *Louange* (1996), *Registre* (1999), *Rites et offrandes* (2002), silence qu'il serait tentant d'imputer au boucan des bacchantes, à la surdité de Midas, à sa jactance, qui partout ont pris la parole, ce serait oublier que rien ne peut être porté à ses fruits, à quoi il sera jugé, qui n'ait d'abord été enseveli. C'est ce que dit l'évangile, ce que sait depuis qu'il est à l'écriture Robert Marteau dont nous fêtons les quatre-vingt-cinq ans.

Note de lecture parue dans *Europe*, n° 976-977, 2008,
et publiée ici avec l'aimable autorisation de M. J.-P. Para.